

## LETTRE D'INFORMATION N° 57—FÉVRIER 2020

### LE MOT DU PRÉSIDENT

Bien chers amis,

Les travaux de finition en cours du magasin de vêtements Primark, quai Kellermann à Strasbourg, me donnent l'occasion de développer des réflexions sur l'intégration de l'architecture contemporaine dans le tissu ancien de nos villes qui me tiennent à cœur depuis longtemps.



Photo 1 : Strasbourg, Primark, quai Kellermann (photo de l'auteur)

Il s'agit de l'immeuble remplaçant l'ancien parking du Printemps, à l'angle de la rue du Noyer, édifié sur une hauteur de 4 niveaux, surmontée d'un double attique à toit plat (photo 1). Sa façade présente une grande surface aveugle, habillée d'un caillebotis de lattes horizontales en bois, complétée par de grandes vitres sur l'angle, entièrement couvertes depuis peu par des calicots publicitaires. Si ces caillebotis fleurissent aujourd'hui un peu partout sur des parois secondaires ou latérales d'immeubles, sa mise en œuvre en façade principale est plus rare. Ici, elle choque. Elle est certes moins laide que la volumétrie en béton du parking précédent, mais elle dégage une forte impression de bunker sans grâce, à un endroit clé de l'entrée dans la vieille ville, image amplifiée par le recul important du point de vue qu'a le promeneur depuis le quai opposé du cours d'eau. L'aménagement s'intègre mal dans la volumétrie des quais, for-

més d'une rangée de maisons des XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles, à toit à deux pans, équipées d'ouvertures en pierre de taille et laissant apparaître en arrière-plan les clochers et clochetons en partie en cuivre de l'église Saint-Pierre-le-Jeune. Elle jure moins, il est vrai, avec les façades de cubes tristes de la rue du Noyer, réalisées progressivement après les bombardements de 1944 et enlaidies récemment par le catastrophique revêtement du "papier froissé" métallique du magasin du Printemps.



Photo 2 : Strasbourg, TJP, rue des Balayeurs (photo de l'auteur)

Ce qui nous choque, en réalité, c'est ici comme ailleurs la difficulté générale d'intégration de constructions neuves dans un tissu ancien. Pour Strasbourg même, nous pouvons citer les exemples du pignon en verre et métal noir du TJP à côté d'un immeuble 1900 (photo 2), d'un cube en verre à côté d'un bel immeuble en grès boulevard Leblois (photo 3), un autre cube en verre dans l'enceinte de l'ancienne caserne Vauban, aujourd'hui lycée Jean-Rostand, boulevard de la Victoire (côté rue E. Labbé) (photo 4). À contrario, les exemples d'intégration sont plus rares. On peut mentionner la cantine (bois et métal) dans la cour côté du boulevard de la Victoire du lycée Jean Rostand déjà cité, le conserva-

toire de musique de Strasbourg, qui ouvre une belle perspective sur la place dite de la Bourse, l'immeuble complété par une rotonde en verre du siège d'Électricité de Strasbourg au bout de l'ancien îlot du Marais Vert, boulevard Wilson, ou, à Sélestat, la façade de la nouvelle bibliothèque humaniste à côté de l'ancien grenier à grains du XIX<sup>e</sup> siècle.



Photo 3 : Strasbourg, Boulevard Leblois (photo de l'auteur)

À qui la faute, dans le cadre de ces télescopes malheureux entre ancien et moderne ? D'aucuns pensent que nos outils informatiques de dessins des projets ou la contrainte des coffrages de murs en béton sont à l'origine de la raideur et pauvreté des volumes architecturaux. Ce n'est pas impossible, en particulier pour les réalisations à petits budgets. Mais cela ne concerne de toute façon pas les matériaux, aujourd'hui souvent les grandes plaques de verre et les tôles d'aspect rouillé ou bien les couleurs, tirant fréquemment vers le noir. C'est de fait tout un ensemble de décideurs qui est en cause, du maître d'ouvrage à l'architecte, des gestionnaires des règles d'urbanisme à ceux des monuments historiques, la somme des choix formant en quelque sorte l'air du temps.



Photo 4 : Strasbourg, lycée Jean-Rostand, rue E. Labbé (photo de l'auteur)

Globalement, on a même l'impression que la confrontation visuelle entre l'ancien et le moderne est délibérément recherchée. Mais l'usager de la vieille ville qui pense que les mesures réglementaires des secteurs sauvegardés ou le label des protections de l'Unesco ont aussi pour mission de faire respecter une transition harmonieuse entre le bâti en place et les constructions neuves ne s'y retrouve pas. Or, à notre connaissance, cette question n'est pas débattue collectivement. Nous suggérons de ce fait que la ville de Strasbourg réactive la commission d'urbanisme ouverte aux associations patrimoniales, telle qu'elle a fonctionné jusqu'au début des années 2000, de sorte à pouvoir intégrer dans la réflexion les apports des usagers. Plus largement, nous ouvrons une page sur notre site Facebook pour recueillir vos réactions de lecteur, avec l'idée d'organiser une table ronde sur le sujet si le besoin s'en fait sentir; vous pouvez bien entendu également réagir via le mail de la Société.

Jean-Jacques SCHWIEN

## ENTRETIENS DU PATRIMOINE D'ALSACE

La *Lettre d'information* de la SCMHA poursuit ici la publication des « Entretiens du patrimoine d'Alsace ». Cette rubrique vise à faire connaître les acteurs du patrimoine œuvrant dans la région, qu'ils soient professionnels ou bénévoles impliqués dans des associations, qu'ils soient en charge de la gestion ou de la protection du patrimoine, chercheurs (historiens, historiens de l'art, archéologues, etc.), architectes, artisans, restaurateurs, etc. L'important est qu'ils soient passionnés et que leur action soit remarquable.

### BERNADETTE SCHNITZLER, UNE CONSERVATRICE INFATIGABLE, ENGAGÉE ET PLUS QU'ATTACHANTE

Propos recueillis par Mathias HIGELIN et Maxime WERLÉ



**B**ernadette Schnitzler est avant tout connue pour avoir été la conservatrice du musée archéologique de Strasbourg pendant 38 ans, de 1981 à 2019, succédant avec passion et brio aux grandes figures qu'ont été Robert Forrer puis Jean-Jacques Hatt. Elle nous a reçus chez elle, au dernier étage d'un imposant immeuble du quartier de la Neustadt. Son appartement est plein de livres et d'objets, beaux ou farfelus, qui tous ont une histoire qui la rattache à ses amis et à ses passions. Quand elle nous reçoit, elle est encore sous le choc du décès tout récent de Bernard Haegel, ami de longue date et camarade avec lequel elle parlait encore, quelques jours auparavant, de projets d'études et de publications. Mais malgré sa peine, elle a mis les petits plats dans les grands et se montre, comme toujours, pleine de vie, de gaieté et de malice. Notre entretien se finira à peu près par ces mots : « J'ai eu une sacrée veine : j'ai rapidement trouvé un travail, j'ai pu y rester durant toute ma carrière et y faire des choses qui m'ont vraiment plu ». Elle nous invite à la suivre dans le récit de ses années de jeunesse et de formation, puis de sa vie professionnelle et de ses activités associatives, menées loin de tout esprit de carrière.

#### Bernadette, peux-tu nous dire comment est née ta passion pour l'archéologie ?

Je suis née en 1953 à Strasbourg, à la Montagne-Verte, mais peu après ma famille s'est installée rue du Général Rapp. Mon père était informaticien et ma mère responsable d'un atelier de couture avant de s'installer à son compte, à la maison, où ses nombreuses clientes l'ont suivie. Mon père était membre de diverses associations et c'est une forme d'engagement qu'il m'a sans doute transmis. Il aimait bien l'histoire, nous emmenait en balade dans les musées et les châteaux, et on avait beaucoup de livres à la maison. J'ai fait ma scolarité au collège Foch, puis au lycée des Pontonniers en filière littéraire. J'ai aussi essayé un temps les sciences économiques, mais ça m'a vite passé, ce n'était pas pour moi. Je suis ensuite entrée à l'université à Strasbourg, pensant devenir professeur d'histoire-géographie. Il y avait de l'archéologie dans le cursus, et ça m'a plu !

#### De là, quel chemin t'a menée à devenir conservatrice du Musée archéologique de Strasbourg ?

Après avoir obtenu ma licence d'histoire en juin 1974, j'ai immédiatement passé ma licence d'histoire de l'art et

d'archéologie, que j'ai obtenue en septembre de la même année. L'année suivante, j'ai entrepris une maîtrise en archéologie, sous la direction de Jean-Jacques Hatt, et ai consacré mon mémoire à la céramique gallo-belge du Musée archéologique de Strasbourg, avant de finalement m'orienter vers le Moyen Âge pour mon DEA [diplôme d'études approfondies, équivalent de l'actuelle 2<sup>e</sup> année de master], en travaillant sous la direction de Francis Rapp sur la carte archéologique des découvertes médiévales de Strasbourg.

Il faut dire que mon intérêt pour le Moyen Âge trouve son origine, à partir de 1972, quand j'ai commencé à être bénévole, puis vacataire à la Direction des Antiquités historiques, en parallèle de mes études à l'université. L'été précédent, j'avais participé aux fouilles du Pègue, dans la vallée de la Drôme, sur un *oppidum* occupé du VI<sup>e</sup> au milieu du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. C'était le chantier-école de l'université, dirigé par Jean-Jacques Hatt. En rentrant du Pègue, un collègue, Olivier Barbier, m'a proposé de faire des vacances à la DRAC [Direction régionale des affaires culturelles], pour faire du lavage de mobilier, de l'inventaire, du remontage de céramiques et d'autres travaux sous la direction d'Erwin Kern et François Pétry. J'ai ainsi trainé régulièrement mes guêtres au Palais du Rhin pendant mes études. À cette époque, j'ai

vraiment appris l'archéologie sur le terrain, notamment en accompagnant Erwin Kern sur ses fouilles à Koenigshoffen et en Alsace, puis avec Jean Sainty pour l'archéologie pré- et protohistorique. C'est justement au cours de ces années-là qu'émergeait l'archéologie médiévale, après les travaux précurseurs de l'Opération Taupe dans les années 1960, avec un petit groupe de personnes intéressées : René Schellmanns, Pierre Brunel, Gilbert-Charles Meyer, puis Bernard Haegel et René Kill, puis, une dizaine d'années plus tard, autour de Joëlle Burnouf et Jean-Jacques Schwien. Des réunions de travail étaient régulièrement organisées au Palais du Rhin, par exemple sur la typologie de la céramique de poêle ou de la céramique culinaire. C'est cette dynamique qui m'a beaucoup plu : tout était à faire et c'était passionnant ! J'ai finalement passé pas mal de temps à me former sur le terrain et au Palais du Rhin de façon très complémentaire aux cours suivis à l'Université de Strasbourg !



Sur un chantier de fouille à Reichshoffen en 1974 (coll. part.)

À ce moment-là, je comptais faire ma thèse avec Francis Rapp sur la céramique médiévale. Et puis, en raison d'un concours de circonstances, j'ai finalement été amenée à travailler sur la période romaine, grâce à un contrat d'allocation recherche demandé cette année-là par Jean-Jacques Hatt. En 1978, j'ai donc soutenu ma thèse sur la céramique gallo-belge dans l'est de la France, en établissant une typologie de l'ensemble de ce mobilier conservé dans les musées en Alsace et en Lorraine.

Jean-Jacques Hatt, qui souhaitait prendre sa retraite au musée, m'a rapidement proposé de passer le concours

de conservateur des Musées nationaux, pour pouvoir prendre sa succession à la tête du Musée archéologique de Strasbourg, qui était alors un des trente musées classés de France et dont le conservateur devait donc appartenir au corps d'État. J'ai préparé ce concours sans relâche pendant toute une année, pour le présenter en octobre 1979. J'étais la seule « provinciale », ce qui a été un vrai avantage, car j'ai pu consulter sans difficultés, grâce à la BNUS et aux bibliothèques des instituts du Palais universitaire, toute la bibliographie indispensable pour les diverses épreuves. Et les acquis du travail sur le mobilier de fouille et l'expérience de terrain m'ont beaucoup aidée. Les sujets ont porté sur les tombes à chars celtiques et sur la ville au XIII<sup>e</sup> siècle, des sujets que je connaissais bien. J'ai aussi eu une très bonne note en allemand et ai finalement été reçue quatrième (ex-aequo) sur 300 candidats !

J'ai effectué ensuite les 18 mois de stage avant titularisation dans trois musées : au Château de Compiègne, au Musée national des arts et traditions populaires à Paris et aux Musées de La Cour d'Or à Metz. Le 1<sup>er</sup> juillet 1981, j'ai pris mes fonctions au Musée archéologique de Strasbourg, où j'ai travaillé avec Malou Schneider, qui a été assistante du musée pendant quelques années jusqu'à ce qu'elle soit nommée à la tête du Musée alsacien.

### **Parmi tous les projets que tu as pu mener au Musée, lesquels t'ont le plus marqué ?**

Ma nomination et mise à disposition par l'État à Strasbourg devaient s'accompagner d'un projet de réaménagement muséographique des collections et cela m'avait été clairement signifié lorsque je suis allée me présenter à la Ville de Strasbourg ainsi qu'à l'Inspection générale des Musées classés et contrôlés, au Louvre, à Paris. Le soutien de l'inspecteur chargé des musées d'archéologie en France, Claude Poinssot, a été très important et a permis de mettre progressivement le programme de réaménagement du musée en place et d'obtenir d'importants financements de l'État.

Un premier projet avait été envisagé dans les années 1982-1983, consistant à transférer le musée à la Commanderie Saint-Jean [ancienne prison, actuellement occupée par l'ENA]. Mais comme rien ne bougeait, la décision a été prise en 1984-1985 d'un réaménagement sur place, dans les sous-sols du Palais Rohan. La présentation des collections était héritée de celle mise en place par Robert Forrer, puis par Jean-Jacques Hatt dans les

années 1960 à 1970. Entre 1988 et 1992, le musée a donc été fermé et complètement vidé, pour être refait du sol au plafond après un déménagement de l'ensemble des collections. Le chantier de gros-œuvre a été piloté par le Service d'Architecture de la Ville de Strasbourg ainsi que par Daniel Gaymard, architecte en chef des Monuments historiques, le Palais Rohan étant un monument classé en totalité. La troisième tranche, portant sur la muséographie, a été réalisée par Claude Pache, architecte à Colmar, associé à l'architecte Jean-Claude Goepf. L'inauguration a eu lieu en février 1992.

D'importants travaux de rangement des réserves avaient été nécessaires en amont pour prendre connaissance de l'ensemble des très importantes collections archéologiques du musée et mettre les réserves à niveau. Ce n'est donc qu'en 1988 que j'ai pu réaliser ma première grande exposition, consacrée aux origines antiques de Strasbourg à l'occasion du bimillénaire de la ville. En 1990, un deuxième temps fort a été l'exposition « *Vivre au Moyen Âge. Trente ans d'archéologie médiévale en Alsace* », en co-commissariat avec Jean-Jacques Schwien, et grâce à la collaboration amicale de très nombreux archéologues de la région. Ensuite, à partir 1992, j'ai pu poursuivre un rythme régulier avec, chaque année, des expositions sur l'actualité des recherches en Alsace et sur divers thématiques particulières : archéologie et médecine, l'archéologie dans la publicité commerciale (Archéopub), les rites de la mort à travers le temps, par exemple.

Parmi elles, j'ai eu grand plaisir à travailler avec l'artiste Raymond Waydelich. On s'était rencontré à Fribourg à l'occasion de sa création d'un « chantier de fouille » lors de l'aménagement d'un grand parking souterrain et de l'exposition *Grubierf* (anagramme de Freiburg) qui accompagnait cette création artistique. En 1995, on a collaboré à nouveau dans le domaine de l'« archéologie-fiction » pour *Mutarotnegra* (anagramme d'Argentoratum), exposition conçue en lien avec le *Caveau pour le futur* aménagé sous la place du Château, qui a eu un très grand succès : beaucoup de gens ont apporté des messages et des objets destinés aux générations futures, qui ont tous été placés dans ce vaste caveau au pied de la cathédrale. Le retentissement a été tel qu'on est passé au journal de 20 h le même jour sur les trois chaînes de télévision ! Il y a eu encore d'autres projets avec Raymond Waydelich, notamment celui d'Alsace-Kreta en 2010-2011, après sa résidence d'artiste auprès des potiers de Réthymnon en Crète. Il a fallu rédiger des no-

tices « archéologiques » pour les nombreuses créations de l'artiste et cela a été particulièrement amusant à faire. Toutes ces collaborations ont été l'occasion de faire des expositions assez différentes, de renouveler les thématiques abordées, mais aussi d'approcher le côté poétique des objets et de retrouver un peu à travers eux les personnes, finalement pas très différentes de nous, qui les avaient fabriqués et utilisés.



À côté de Catherine Trautmann en 1992, avec Roland Recht, alors directeur des musées (au second plan), lors de l'inauguration du Musée archéologique rénové (coll. part.)

J'ai aussi beaucoup apprécié la réalisation des expositions consacrées aux résultats des fouilles récentes, un autre aspect de la politique en direction des publics que j'ai voulu mettre en place après 1992. Cela a été une belle occasion de travailler avec les équipes d'archéologues intervenant dans la région. Il en va de même des expositions sur des thématiques plus inattendues et novatrices, comme celle sur l'archéologie de la Seconde Guerre mondiale en Alsace et en Moselle, avec Jean-Pierre Legendre et Laurent Olivier, ou celle de la Grande Guerre avec Michaël Landolt. Le travail scientifique sur ces expositions et les catalogues qui les accompagnaient ont constitué un bon moyen de rééquilibrer l'aspect scientifique de mon travail par rapport au développement incessant du travail administratif.

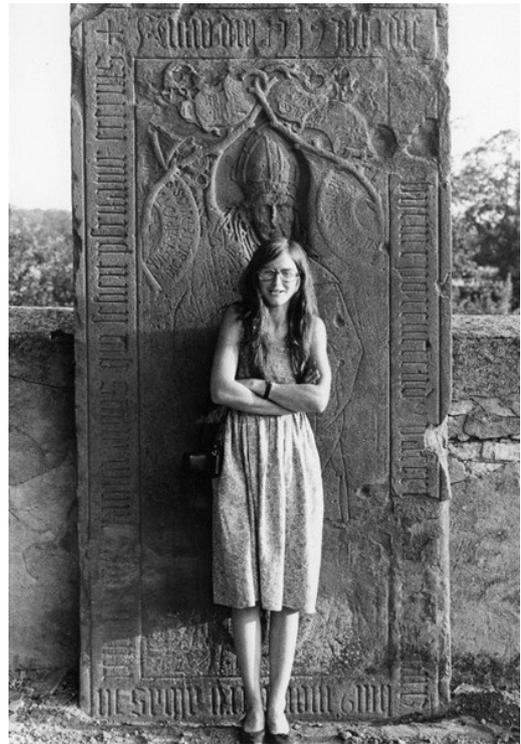
### T'arrivait-il de travailler directement avec les élus ?

Dans les années 1980, lorsque je suis arrivée au musée, il fallait présenter directement les dossiers des projets, et parfois les budgets correspondants, devant le Conseil municipal et le Maire. Et puis les choses ont progressivement évoluées : le directeur des musées en a été chargé seul, les conservateurs étant simplement présents pour répondre aux éventuelles questions des élus. Ma position de fonctionnaire d'État m'a offert toutefois une certaine autonomie... J'ai aussi assuré l'intérim de la direction des musées pendant quelques mois en 2000, période pendant laquelle j'ai été davantage en contact avec les élus. J'ai particulièrement apprécié de travailler avec Catherine Trautmann, qui a profondément changé l'image de la Ville de Strasbourg, avec une vraie vision de sa ville sur le long terme et une dimension humaine très marquée.

À partir des années 2000, j'ai peu à peu vu changer les choses avec une mobilité de plus en plus rapide dans les services et le développement d'une forme de management, alors très à la mode, avec la mise en place d'une hiérarchie multipliant considérablement les échelons de décision. Cela n'a évidemment pas contribué à fluidifier la bonne gestion administrative des dossiers. De nombreux services ont été, de plus, plus ou moins rapidement externalisés et les interlocuteurs n'ont plus été seulement les responsables et les agents de ces services municipaux, mais aussi de très nombreux intervenants extérieurs, changeant constamment au fil de la passation des marchés. Cette externalisation a amené aussi un changement fondamental et une certaine déperdition de compétences, la mémoire des services disparaissant au fil de la mobilité rapide des agents ou de leur départ en retraite sans véritable transmission. Enfin, avec la dématérialisation, la gestion comptable et administrative ont trop souvent pris le pas sur les véritables missions d'un conservateur que sont l'enrichissement des collections et leur étude, l'accueil du public, des chercheurs et étudiants, le développement des actions de valorisation des collections envers les diverses catégories de publics, dont le public scolaire et le jeune public en général, un public particulièrement important au Musée archéologique. Pour ma part, je considère que le métier de conservateur ne peut s'envisager que sur une longue durée et que la bonne connaissance et la maîtrise des collections nécessitent de nombreuses années de travail avant de pouvoir les faire partager pleinement avec le public.

### On a l'impression que ton travail de conservatrice ne te suffisait pas, car tu t'es aussi beaucoup investie dans le milieu associatif, n'est-ce pas ?

Je suis effectivement impliquée depuis longtemps dans de nombreuses associations. Je suis notamment devenue membre de la SCMHA dès l'âge de 19 ans, en 1972. À partir de 1985, l'année où Guy Bronner en est devenu président, j'ai pris en charge le secrétariat et ai commencé à m'occuper des *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire*. Mes premiers *Cahiers* sont ceux de 1985 : ils étaient tout minces et, heureusement, ils ont depuis pris un peu plus de volume ! Je m'occupe aussi des publications de la *Société savante d'Alsace*, qui édite surtout des thèses et des mémoires universitaires. C'est Marcel Thomann qui, dans les années 1980, m'avait confié ce travail d'organisation, de relecture et d'édition, avec l'ensemble du bureau de cette association liée à l'Université de Strasbourg. On édite en général une publication par an, essentiellement sur des sujets d'histoire médiévale, moderne ou contemporaine.



Devant une dalle funéraire lors d'une campagne d'inventaire à Walbourg (coll. part.)

Depuis les années 1980, j'ai souvent participé aussi bénévolement durant l'été à des fouilles archéologiques, que ce soit avec Christian Jeunesse (à Ensisheim, Bischoffsheim ou Rosheim), Charles Bonnet (à Rouffach), Roger Schweitzer (à Oltingue) ou Jean Sainty et André

Thévenin (à Oberlarg). Surtout, à partir du milieu des années 1970, j'ai participé presque tous les samedis, avec Bernard Haegel et René Kill, à des chantiers de fouilles dans les châteaux de la région de Saverne (Haut-Barr, Daubenschlagfelsen, Grand-Geroldseck, Freudeneck ou Wangenbourg). Ensemble, nous avons formé le noyau de ce qui est devenu, en 1989, le Centre de recherches archéologiques médiévales de Saverne (CRAMS), dont j'ai été cofondatrice. On était une équipe d'une quinzaine de personnes en moyenne et de nombreux archéologues professionnels ont commencé sur ces chantiers, comme Jacky Koch ou Muriel Roth-Zehner, par exemple.

Je me suis aussi investie dans quelques projets extra-professionnels. La thématique de l'archéologie et de l'art funéraire, par exemple, m'a toujours beaucoup intéressée. Avec Hans Zumstein, Guy Bronner, Bernhard Metz ou encore Dominique Toursel-Harster, nous nous sommes lancés, dans les années 1980, dans un inventaire des tombes anciennes et, plus tard, dans l'inventaire des monuments funéraires conservés dans les églises de Strasbourg. On partait en binôme avec une personne qui faisait les photos, l'autre qui prenait des notes et ces dossiers ont été en large partie réalisés en collaboration avec le Service de l'Inventaire général de la DRAC.

### **Maintenant que tu es retraitée, que voudrais-tu entreprendre ?**

Je dois dire que ce qui me manquera le plus, c'est le contact et la rencontre avec les gens, parce que j'ai toujours apprécié de travailler avec mes collègues, que ce soit au musée, où nous formions vraiment une bonne équipe, ou dans le milieu associatif. Par ailleurs, un des aspects de mon travail au musée que j'ai vraiment beaucoup apprécié, c'est le travail d'édition ; si j'avais eu connaissance des métiers de l'édition après le lycée et si je ne m'étais pas orientée vers l'archéologie et les musées, cela m'aurait sans doute plu de travailler dans ce domaine.

Maintenant que je suis à la retraite, je vais pouvoir continuer de m'investir dans le milieu associatif et notamment dans la Société pour la conservation des Monuments historiques d'Alsace et le Centre de recherches archéologiques médiévales de Saverne. Mais je participe aussi régulièrement à des travaux, avec Louis Schlaefli et l'association des Amis de la Bibliothèque historique, à la bibliothèque du Grand Séminaire, un endroit extraordinaire, surprenant et un peu hors du temps. J'ai aussi quelques projets du côté des cimetières et des monuments funéraires et vais essayer de poursuivre mes recherches de ce côté là, non sans oublier de terminer celles déjà engagées avec mes collègues archéologues de l'UMR 7044 autour du projet d'étude des nécropoles antiques de Koenigshoffen.

## **LE LOTO DU PATRIMOINE : UNE IDÉE RÉCENTE ? DEUX PRÉCÉDENTS EN ALSACE AU DÉBUT DU XX<sup>E</sup> SIÈCLE**

Par Nicolas LEFORT et Bernadette SCHNITZLER

Le loto du patrimoine, organisé depuis les Journées européennes du patrimoine de septembre 2018 pour réunir des fonds en faveur de la Fondation du patrimoine, a été proposé par l'ancien député François de Mazières dans le cadre de l'examen de la loi de finances de 2015. L'idée est pourtant loin d'être nouvelle. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, en Alsace alors allemande, d'importantes loteries d'argent sont organisées par des associations pour financer la restauration et l'embellissement de deux monuments emblématiques : le château du Haut-Koenigsbourg et la cathédrale de Strasbourg.

### **1909 : une loterie pour le Haut-Koenigsbourg**

Le *Hobkönigsburgverein* est une association créée en 1905 dans le cadre de l'ambitieux projet de restauration du château du Haut-Koenigsbourg que la ville de Sélestat avait offert à l'empereur Guillaume II en mai 1899.

Son objectif principal est de contribuer à l'étude du monument et à l'acquisition de mobilier et d'objets anciens pour redonner vie au château, dont la restauration a été confiée à l'architecte berlinois Bodo Ebhardt. Il s'agit donc de réunir des fonds importants pour mener à bien cette vaste politique d'acquisition menée dans la région, mais aussi en Allemagne, en Suisse et en Autriche. Si les cotisations de près de 500 membres constituent une source de revenus non négligeable, d'autres moyens de financement sont également mis en œuvre : édition de cartes postales, d'ouvrages et... une loterie officielle !

C'est ainsi qu'en mars 1909 le *Hobkönigsburgverein* obtient l'autorisation d'organiser une grande loterie en Alsace-Moselle, valable également en Prusse et en Bavière, auprès du grand public. 320 000 billets, vendus chacun 3 Marks, sont émis, dont 9892 sont assortis de lots gagnants pour une somme totale de 380 000 Marks. Déduction faite de cette somme et si tous les billets trou-

vaient preneur, l'association tablait sur un bénéfice net de 580 000 Marks ! Une somme très importante, ce dont on peut juger en la mettant en parallèle avec, par exemple, le coût de la décoration de la grande salle des fêtes du château qui s'est élevé à 42 000 Marks en 1911 pour la décoration sculptée et les peintures murales.



Billet de loterie du Haut-Koenigsbourg, 1909

### 1912 : une loterie pour la cathédrale de Strasbourg

Fondé en 1902 sur le modèle de Cologne, Ulm et Metz, le *Strassburger Münster-Verein* se donne pour buts d'intéresser le public à la cathédrale de Strasbourg et de seconder financièrement la Fondation de l'Œuvre Notre-Dame, l'institution municipale chargée des travaux d'entretien et de restauration du monument. En 1903, la découverte par l'architecte Johann Knauth de fissures dans le premier pilier de la nef entraîne un chantier exceptionnel de renouvellement des fondations du pilier principal qui supporte les 8000 tonnes de la flèche. Ces travaux hors-norme nécessitent des fonds sans commune mesure avec les moyens de l'Œuvre Notre-Dame. En 1908, le *Strassburger Münster-Verein* se propose donc d'organiser une loterie en faveur de la cathédrale, comme on l'a fait aussi à Metz. La recette nette est estimée à 2 500 000 Marks sur 10 ans, soit 250 000 Marks par tirage annuel, que l'on prévoit de répartir de la manière suivante : 800 000 Marks comme participation à la consolidation du pilier, 800 000 Marks comme participation à d'importants travaux d'entretien, de restauration et d'embellissement, 500 000 Marks comme participation à la construction d'un musée destiné à accueillir des œuvres originales provenant de la cathédrale, et 400 000 Marks comme fonds de réserve. Après accord de la Ville de Strasbourg et du Ministère d'Alsace-Lorraine, de longues et difficiles négociations sont engagées avec le gouvernement prussien pour que les billets puissent être vendus dans tous les États allemands. La venue à Strasbourg de l'empereur Guillaume II en 1911 permet au chanoine Eugène Muller, secrétaire du *Strassburger Münster-Verein*, de plaider en faveur de la loterie de la cathédrale et d'obtenir l'autorisation demandée. Le pre-

mier tirage peut donc se tenir au Palais Rohan de Strasbourg en avril 1912. Une roue, actuellement conservée à la Fondation de l'Œuvre Notre-Dame, permet de procéder au tirage. Sur 250 000 billets vendus à 3 Marks, 9339 sont gagnants avec un premier prix de 75 000 Marks. Trois (ou quatre ?) autres tirages ont lieu entre 1913 et 1918 et rapportent un bénéfice net total de 1 138 910 Marks. Cependant, la Première Guerre mondiale interrompt le chantier de consolidation des fondations du pilier commencé avant le début des hostilités et les sommes disponibles, soit 650 000 Marks, sont placées à la demande des autorités en emprunts de guerre allemands (*Kriegsanleihen*).

### Après 1918 : une loterie contraire à la législation française

Après l'armistice de 1918 et le retour de l'Alsace-Lorraine à la France, plusieurs membres du *Strassburger Münster-Verein* s'inquiètent de la situation budgétaire de l'Œuvre Notre-Dame et du financement de la poursuite des travaux. L'association reformée sous le nom de Société des Amis de la Cathédrale de Strasbourg est présidée par Anselme Laugel et son secrétariat assuré par le chanoine Eugène Muller. En août 1919, elle intervient à deux reprises auprès du commissaire général de la République d'Alsace et de Lorraine pour que le gouvernement français réclame aux autorités allemandes le remboursement rapide des emprunts de guerre à un taux favorable et pour qu'il donne à la société l'autorisation d'effectuer un nouveau tirage de la loterie, si possible dans l'ensemble de la France. Le budget de l'Œuvre Notre-Dame de 1919 prévoit d'ailleurs un tirage devant rapporter 150 000 francs. Au Conseil supérieur d'Alsace et de Lorraine, le directeur des services d'architecture et des beaux-arts Robert Danis « aime mieux ne pas donner de faux espoirs » à Laugel. Il explique à propos de la loterie « qu'on n'en tirera rien, et qu'on sera obligé de recourir à peu près uniquement aux subventions de l'État ».



Affiche annonçant la loterie de la cathédrale de Strasbourg, 1912 (Cabinet des estampes, Musées de Strasbourg).

C'est que le principe de la loterie est contraire à la législation française. La loi du 21 mai 1836 prohibe les loteries à l'exception des tombolas exclusivement destinées

à des actes de bienfaisance ou à l'encouragement des arts. Mais une circulaire de la présidence du Conseil de 1909 a restreint notablement les dérogations : les lots mis en jeu sont limités à des objets mobiliers non remboursables en argent et les préfets ne peuvent plus autoriser les tombolas dont le capital excède 5000 francs. Or cette loi est introduite en Alsace-Lorraine avec le droit pénal français par un décret du 25 novembre 1919. Faute de pouvoir reprendre la loterie, les travaux du pilier de la cathédrale sont désormais entièrement pris en charge par l'État propriétaire, tandis que le déficit très important du budget de l'Œuvre Notre-Dame est comblé chaque année par une subvention d'équilibre de la Ville de Strasbourg.

Élu député du Bas-Rhin en 1919, le chanoine Eugène Muller interpelle la Chambre lors de l'examen du budget des Beaux-Arts de 1923. Il évoque le « succès extraordinaire » de la loterie dont « les billets se sont vendus comme de la galette ». Reprendre la loterie en faveur de la restauration du pilier de la cathédrale, ce serait soulager le budget des Beaux-Arts de l'État. Et de demander : « Pourquoi, pour la cathédrale de Reims, pour les grands monuments dévastés par la guerre, ne fait-on pas un appel semblable ? » Muller revient à la charge lors de l'examen du budget des Beaux-Arts de 1927 en proposant l'organisation d'une « loterie d'État » : « Ce moyen n'a certes, rien d'anormal. Que de personnes, qui payent difficilement leurs impôts, prendraient un billet de loterie ! » Il dit avoir « étudié la question en moraliste » et assure ses collègues « qu'il n'y a pas lieu à scrupule, d'autant plus que l'espoir du gain est loin d'exclure l'intention de faire une très bonne œuvre ».

La « loterie nationale française », ancêtre du loto, est finalement créée par un décret du 22 juillet 1933 mais dans le but de venir en aide aux invalides de guerre, aux anciens combattants et aux victimes de calamités agricoles. Son succès est tel que la Fédération Historique Lorraine demande à son tour en mars 1935, avec le soutien de nombreux conseils généraux, l'organisation d'une « loterie nationale des monuments historiques » pour pallier la pénurie des crédits des Beaux-Arts. En vain. Il a donc fallu attendre 2018 pour que l'État français accepte cette solution pour venir en aide au patrimoine.

### Bibliographie

- Joseph FUCHS, « Histoire de la Société des Amis de la Cathédrale de Strasbourg (1902-1984) », *Bulletin de la Société des Amis de la Cathédrale de Strasbourg*, n° 17, 1986, p. 95-100.
- Nicolas LEFORT, *Patrimoine régional, administration nationale : la conservation des monuments historiques en Alsace de 1914 à 1964*, thèse de doctorat en histoire, Université de Strasbourg, 2013 (en ligne).
- Jean-Paul LINGELSER, « Historique des Amis de la cathédrale », *Bulletin de la Cathédrale de Strasbourg*, n° 27, 2006, p. 169-184.
- Bernadette SCHNITZLER, *Mission « Hobkönigsburgverein »*. *Décorer et meubler le château du Haut-Koenigsbourg !*, Les Cahiers du Haut-Koenigsbourg, tome 3, Association Alsace médiévale, Saverne, 2018 ([aam67@orange.fr](mailto:aam67@orange.fr)).

---

## INFORMATION

Les permanences de notre Société, assurées les 1er et 3e mercredi de chaque mois, sont suspendues à partir du mois de mars.

Vous serez informés en temps et en heure de la reprise de ces permanences.

En cas de besoin, vous pouvez prendre rendez vous via la messagerie téléphonique ou le courriel:

 03 88 35 94 62

 [scmha@orange.fr](mailto:scmha@orange.fr)

## COCHONS DE VILLE, COCHONS DES BOIS

GRODWOHL (Marc) et MICHEL (Gérard). *Cochons de ville, cochons des bois. Une histoire environnementale des collines sous-vosgiennes I. Les forêts*. Postface Jean-Jacques SCHWIEN. Édité par la Société pour la conservation des Monuments Historiques d'Alsace avec le concours de l'ACEF 68- Solidarité associative et publique. 325 pages format A4, 266 illustrations en couleurs

Jusqu'à la Révolution, la seigneurie de l'évêque de Strasbourg en Haute-Alsace (*Obermundat*) était organisée autour de la ville-centre, Rouffach. Celle-ci partageait avec les localités voisines, Pfaffenheim, Gueberschwihr, Soultzmatt, Osenbach, Wintzfelden, et Westhalten l'usage de vastes forêts indivises. Dominant des vignobles parmi les plus beaux d'Alsace, ces dernières escalaient les reliefs jusqu'aux sommets des Hautes Vosges. Cet ouvrage en donne un panorama historique, environnemental et archéologique, qui repose sur la mise en concordance des cartes et textes anciens et les observations archéologiques de surface sur le terrain.

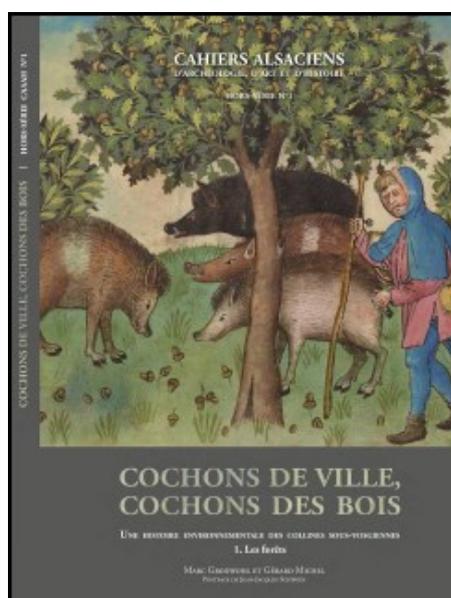
Les noms de lieux, l'usage des sols qu'ils désignent au fil des temps, témoignent des pressions extrêmes qu'exerçaient cultures et élevage sur la forêt, jusqu'à la rupture des équilibres écologiques. A d'autres époques, la forêt reprenait le dessus et recouvrait, pour les transmettre jusqu'à nous, les murs en pierre sèche, enclos à bétail et autres aménagements souvent spectaculaires, inventoriés et remis en lumière dans ces pages.

Nombre de ces aménagements sont liés au séjour des porcs et de leurs gardiens en forêt, que l'on conduisait à la glandée en troupeaux de 1500 têtes les bonnes années. Aujourd'hui dissimulés par la végétation, ces ouvrages de pierre sèche font imaginer des forêts sonores, bourdonnantes d'activités dont témoignent les archives du XVe siècle au XVIIIe siècle. Celles-ci nous font assister à la méticuleuse organisation des parcours des porcs d'ici, leur transhumances vers d'autres contrées lorsque la ressource locale était insuffisante et inversement, lors-

que celle-ci était excédentaire, l'accueil de porcs d'ailleurs. Porchers et troupeaux côtoyaient les bûcherons, les carriers, les gardes forestiers et les chasseurs.

Les concurrences sur l'espace étaient exacerbées, sources de conflits locaux sans fin de tous contre tous : communes entre elles, ou solidaires contre l'autorité, forestiers contre vignerons, paysans et artisans. Progressivement, les usages anciens enchevêtrant droits et activités des seigneurs, des couvents et du peuple s'effacèrent. Les communautés, ancêtres de nos communes, prirent un pouvoir grandissant, que l'État encadra non sans mal à l'aide d'administrations centrales techniciennes. Ce sera la naissance du paysage moderne, segmenté en espaces différenciés affectés chacun à une fonction précise et source de nouvelles tensions entre le « local » et le « global », le « naturel » et l'urbain.

Alors que la conscience de la gravité des enjeux écologiques est de plus en plus partagée, et que l'on peine à imaginer comment concilier l'urbanisation et la préservation de paysages de plus en plus fragilisés, cet ouvrage a pour objectif d'accompagner chercheurs, rêveurs et promeneurs dans une réflexion actuelle, nourrie par la connaissance des errements et des réussites des sociétés passées.



Prix : 25 € + frais d'envoi (uniquement en France) : 9,04 €  
Bulletin de commande à retourner à la SCMHA-Société pour la conservation des Monuments Historiques d'Alsace 2 Place du Château, 67000 STRASBOURG.

## UN AMI DES CHÂTEAUX FORTS NOUS A QUITTÉ

Par Bernadette SCHNITZLER

Bernard Haegel aurait pu fouiller des sites incas, olmèques ou mochicas, car sa première passion a été pour l'archéologie précolombienne. Mais l'attrait des châteaux forts de sa région l'a emporté. C'est à Haut-Barr, Warthenberg-Daubenschlagfelsen, Wangenbourg, Freudeneck, Hohensstein, Ringelstein entre autres et, au cours des dernières années, surtout au château de Grand Geroldseck, qu'il a dirigé de nombreuses fouilles avec ses amis du CRAMS et ceux de l'association Pro Geroldseck.

Pour tous ceux qui l'ont rencontré, côtoyé sur les sites ou travaillé avec lui durant plus de 45 ans d'activité bénévole, ou pour ceux qui ont tout simplement partagé avec lui des conversations animées sur les châteaux et l'histoire de l'Alsace (ou parfois aussi sur les voitures anciennes, les BD de science fiction des années 1950 ou les illustrateurs d'étiquettes de vins, quelques autres de ses nombreux centres d'intérêt), Bernard a toujours été un interlocuteur attentif, passionné et connaissant d'innombrables anecdotes sur ces divers sujets et sur bien d'autres..., aimant la vie et les bonnes choses et les joies qu'elle lui a apporté, à sa famille et à lui.

Membre fondateur du Centre de recherches archéologiques médiévales de Saverne, avec René Kill, il a rapidement acquis un véritable professionnalisme dans le domaine de l'archéologie médiévale et sa rigueur scientifique sans faille ainsi que la qualité exemplaire de ses rapports de fouille étaient devenus une référence pour de nombreux bénévoles intervenant dans les châteaux de la région. Son engagement associatif au sein de la Société d'histoire et d'archéologie de Saverne, dont il était membre du bureau et du conseil d'administration



depuis 1977, témoigne également de son souci de partager et de diffuser les connaissances acquises par ses recherches. Il était la véritable cheville ouvrière des publications du CRAMS, de la revue *Études médiévales* d'abord, puis de *Châteaux forts d'Alsace*, dont il a assuré entièrement la mise en page de plus d'une trentaine de numéros, fournissant aussi de nombreuses contributions scientifiques à ces revues. Il était également membre de notre Société depuis plus de trente ans et était entré aussi, plus récemment, au bureau de l'association des Châteaux forts d'Alsace où il se réjouissait de pouvoir être utile et de participer aux nombreux projets en cours.

Par son égalité d'humeur, sa profonde gentillesse, sa compétence et sa rigueur scientifique sans faille, mais aussi par son constant souci de valoriser et de défendre le patrimoine castral, Bernard Haegel laisse derrière lui un très, très grand vide auprès de tous ses nombreux amis. Il est vraiment difficile d'imaginer qu'il n'y aura plus de relectures animées d'articles avec lui, plus de longues séances de lavage et de collage de mobilier, plus de relevés acrobatiques dans les châteaux et de discussions sur le terrain, ni de petits cafés partagés avec les amis en arrivant au CRAMS les samedis matins...

Souhaitons qu'un de ses rêves – celui de voir se créer un véritable centre pérenne de documentation sur les châteaux forts alsaciens – puisse enfin voir le jour, peut-être à Saverne où ailleurs, et trouver sa concrétisation dans les années à venir. Ce serait un bel hommage à lui rendre, car nous lui devons tous beaucoup pour tout ce qu'il nous a apporté, à chacun d'entre nous.

Au revoir, Bernard.

## ANNONCE

La Société est à la recherche d'un nouveau trésorier, devant prendre la suite de Richard Krencker qui a assuré cette fonction de longues années.

Si vous-même ou une personne de votre connaissance êtes intéressés, merci d'en faire part au Président par mail.

✉ [scmha@orange.fr](mailto:scmha@orange.fr)

## **LE DOCUMENT ET LE MONUMENT, JOURNÉE D'ÉTUDE EN HOMMAGE À CHRISTIAN WILSDORF**

Par Benoît JORDAN

Christian Wilsdorf, directeur des Archives du Haut-Rhin de 1951 à 1991, nous a quittés en mai 2019. Ses amis lui rendront hommage par une journée d'étude, **samedi 16 mai 2020, au musée Unterlinden à Colmar**. Organisée par la Société savante d'Alsace et par la Société Schongauer, cette journée aura pour thème « Un document, un monument », s'inscrivant dans la continuité des travaux de l'archiviste, historien et amoureux du patrimoine alsacien. Son action en faveur des monuments et de l'histoire de la région a été très importante. Plus d'une société d'histoire, plus d'un historien ont eu le plaisir de le rencontrer et de profiter de sa générosité et de son érudition. Les liens qu'il a établis avec ses pairs français, suisses ou allemands, ont profité au rayonnement de l'Alsace.

Inscription préalable par courriel : 16mai@laposte.net

Participation demandée : 5 €

Voici le programme :

9 h 30 Accueil des participants.  
10 h Introduction par M. Thierry Cabn,  
président de la Société Schongauer.  
10 h 15 Francis Rapp, membre de l'Institut :  
Être historien en Alsace dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup>  
siècle.

### **Lieux d'histoire**

10 h 30 *Philippe Nuss* : 845, un faux de l'empereur Lothaire en faveur de l'abbaye Saint-Etienne de Strasbourg.  
11 h *Thomas Zotz* : *Ducatus Alsaciensis - dux Alsacionum*. Hochmittelalterliche Reminiscenzen an die Etichonen ?  
11 h 30 *Jean-Claude Rebetez* : Meurtre au château. Retour sur l'affaire Quiquerez.  
12 h *Bernhard Metz* : Bergholtz : deux tours, une motte, un château et la cure.  
12 h 30 Repas

### **Mentalités du Moyen Âge**

14 h *Georges Bischoff* : Le testament de Marc de la Pierre, seigneur de Florimont (vers 1490).  
14 h 30 *Élisabeth Clementz* : Un pèlerinage avorté à Ammerschwihir.  
15 h *Christine de Joux* : L'invention d'un château à Barr par Rudolf von Schlettstatt.

### **Étudier, transmettre**

15 h 30 *Pantxika Depaepe* : le musée Unterlinden dans l'histoire de l'Alsace.  
16 h *Jean-Jacques Wolf et Axelle Murer* : fouilles à l'abbaye de Pairis-Orbey, une nouvelle génération et des méthodes renouvelées.  
16 h 30 *Marie-Ange Duvignac* - Au commencement était le texte : le chartier des Zorn de Bulach.  
Conclusion par *Benoît Jordan*, président de la Société savante d'Alsace : le répertoire iconographique de l'Alsace, un projet de Christian Wilsdorf.

✂ .....

### **BULLETIN D'ADHÉSION / REJOIGNEZ-NOUS !**

À renvoyer à la SCMHA, 2 place du Château, 67000 Strasbourg, accompagné du règlement par chèque bancaire.

M./M<sup>me</sup> .....

Adresse .....

Téléphone / Courriel .....

Souhaite(nt) adhérer à la SCMHA pour une cotisation de ..... €.

Date : .....

Signature :

Membre titulaire	35 €	Couple titulaire	45 €
Membre bienfaiteur	55 €	Couple bienfaiteur	66 €
Membre étudiant	20 €	Couple étudiant	30 €

Votre adhésion vous donne droit aux *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire* de l'année courante, à l'entrée aux conférences, à l'accès gratuit aux Musées de la Ville de Strasbourg et à la participation aux sorties. Un reçu fiscal est établi pour les dons.

### **Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace - SCMHA -**

Palais Rohan, 2 place du Château, 67000 Strasbourg

03 88 35 94 62 - scmha@orange.fr - www.scmha.alsace

Horaires du secrétariat : 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> mercredi du mois, de 14h à 17h (sauf en juillet et en août)

Les opinions exprimées dans les articles de la *Lettre d'information* n'engagent que leur auteur.